



Denis Scuto

Light night: c'est avec trois spectacles son et lumière de l'artiste Beryl Koltz qu'ont été clôturées les festivités pour les 125 ans de la dynastie (1890-2015), en décembre 2016, en présence de la famille grand-ducale, de la bourgmestre de Luxembourg et du premier ministre. Sur la façade du palais grand-ducal, des images géantes ont laissé défiler la vie des six souverains de la dynastie Nassau-Weilburg et de leurs familles: les Grands-Ducs Adolphe et Guillaume, la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde, la Grande-Duchesse Charlotte, le Grand-Duc Jean et l'actuel Grand-Duc Henri.

Changement de décor: pour le 125^e anniversaire de l'entrée en fonction du détenteur du record de longévité comme ministre d'Etat au Grand-Duché, en 2013, pas le moindre petit spot LED n'éclaira la façade de la maison rue Chimay de l'homme qui exerça cette fonction pendant plus de 27 ans, du 22 septembre 1888 à sa mort, dans la nuit du 11 au 12 octobre 1915. Cet homme s'appelait Paul Eyschen.

Quand le pont Adolphe, mis en service en 1903 et restauré depuis 2014, quand la „Nei Bréck“ réouvrira en 2017, le nom d'Eyschen sera-t-il évoqué? En 1876, en tant que tout nouveau directeur général (ministre) de la Justice et des Travaux publics, il suggéra à l'ingénieur Eugène Ferron, commissaire du gouvernement près les chemins de fer, d'examiner le projet d'un second viaduc routier sur la Pétrusse. Le catalogue de l'exposition „Pont Adolphe 1903“ – à voir au *Musée 3 Eechelen* jusqu'au 3 septembre – nous apprend aussi que l'inauguration officielle n'eut lieu qu'en 1904, dans le cadre du premier voyage de la ligne de chemin de fer vicinal Luxembourg-Echternach. Lors de l'inauguration prochaine du nouveau tram et successeur lointain du „Charly“ qui traversa le pont Adolphe de 1904 à 1964, l'histoire de ce recordman politique luxembourgeois oublié sera-t-elle rappelée?

Né le 6 septembre 1841 à Diekirch, Eyschen fut élu député pour le canton de Wiltz le 12 juin 1866. Il n'avait pas encore 25 ans. Un premier record qui n'était malheureusement pas prévu dans la Constitution. Il fallait avoir l'âge légal accompli de 25 ans le jour de l'élection. Son élection fut invalidée. Le 10 novembre 1866, il fut réélu. Une élection valide, cette fois-ci. Il ne détient plus le record du plus jeune député depuis la réduction de l'âge minimum pour être élu à 21 et puis à 18 ans. Mais le record de longévité comme premier ministre, 27 ans, tient toujours. Plus que les 16 ans de Joseph Bech, les 18 ans de Jean-Claude Juncker, les 20 ans de Pierre Werner. Après sa mort, les journaux lui attribuèrent la même devise qu'à l'homme d'Etat qui l'avait en partie inspiré, le chancelier du Reich Otto von Bismarck: *Patriae inserviendo consumidor*. „Il a sacrifié sa vie entière au service de sa patrie.“ Un plagiat légitime pour ce célibataire qui a été au service de la cause publique, comme député, comme ministre, comme

L'histoire du temps présent

Un spectacle son et lumière pour Paul Eyschen?



Le ministre d'Etat Paul Eyschen en son cabinet de travail vers 1914 (Photo: Charles Grieser)

chef du gouvernement, pendant presque 50 ans.

Quelle singulière destinée

Le 14 octobre 1915, son anniversaire politique, le député socialiste Michel Welter qui, d'après ses propres dires, le traita toujours avec méfiance, écrit dans son Journal: „M. Eyschen a été enterré cette après-midi à 4 h, avec un grand déploiement de pompe et de luxe. Quelle singulière destinée et quel homme singulier! Homme d'un talent supérieur et d'une intelligence hors ligne, fils d'un homme politique éminent, avocat habile, avec une fortune assez modique, il est vrai, mais suffisante pour lui assurer l'indépendance, il entra dans la politique avec le ferme dessein d'y jouer un rôle ou plutôt le premier rôle dans l'Etat.“ Pari réussi. La *Luxemburger Zeitung* libérale demande qu'une plume compétente écrive sa biographie. Mais aucun historien ne lui a consacré un travail biographique scientifique. On a moins écrit sur lui que sur certains de ses successeurs comme Joseph Bech, dont l'historien Gilbert Trausch a dressé la biographie. Eyschen n'a pas laissé de mémoires comme Pierre Werner.

Eyschen est l'incarnation du libéral étatiste, de ces nouveaux libéraux de la deuxième moitié du 20^e siècle pour qui, lorsque l'intérêt supérieur de l'Etat l'exige, la volonté de l'Etat doit l'emporter sur celle des individus, et l'Etat doit intervenir dans la société et l'économie. Son action, son œuvre politique de 1866 à 1915 symbolisent et accompagnent la transition du pays agraire vers la société industrielle qui, au Luxembourg comme en Allemagne, s'accomplit dans les décennies avant la Première Guerre mondiale.

Eyschen fut en même temps le promoteur d'une politique culturelle visant à développer une conscience patriotique en encourageant notamment la littérature et l'histoire. A sa mort, ses contemporains se remémorèrent son discours en „Lëtzebuurger Däitsch“ à l'enterrement du poète de la *Hémecht* et du *Feierwon* Michel Pronetz, en 1893. Et celui qu'il prononça dix ans plus

tard lors de l'inauguration du monument Dicks-Lentz en 1903 sur la place d'Armes (monument qui vient d'ailleurs d'être rénové lui aussi). Tout comme le pays lui doit, rappelle-t-on en 1915, les beaux aménagements du Mullerthal, la rénovation du domaine thermal de Mondorf, les premières assurances sociales, de nombreux nouveaux établissements scolaires, etc. Mais les historiens et écrivains luxembourgeois d'après 1915 sont des ingrats. Pour l'industrialisation et la modernisation, ils chantent la sidérurgie et ses maîtres de forge, puis d'autres acteurs de l'ère post-industrielle. Pour caricaturer: vive l'Arbed, RTL, Goodyear, SES, la place financière et européenne. Et l'Etat-nation deviendra le mérite de la Grande-Duchesse Charlotte et de la nation résistante et victorieuse des années 1940-1945. Eyschen, c'était qui déjà?

La politique étrangère du gouvernement Eyschen poursuivait le même objectif que sa politique intérieure: accroître la prospérité du Grand-Duché dans le cadre du statut d'indépendance et de neutralité désarmée imposé par le Traité de Londres de 1867. Et donc, entretenir les meilleures relations possibles avec le pays à l'égard duquel le Luxembourg se trouvait dans une dépendance multiple, à l'égard des matières premières, des débouchés, des transports, des capitaux, de la main-d'œuvre: l'Empire allemand et son union douanière, le *Zollverein*, auquel le Grand-Duché appartenait depuis 1842.

En 1914, il a fait ce que, peut-être, un Joseph Bech, un Pierre Werner et un Jean-Claude Juncker auraient fait à sa place. Lorsque les troupes allemandes ont envahi et occupé le pays, Eyschen, son gouvernement, la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde, avec l'accord de la Chambre et de l'opinion publique, ont fait ce que les Allemands – les „Preisen“ – ont exigé. Ils se sont accommodés de l'occupation. En protestant du bout des lèvres. En recevant le Kaiser. En faisant travailler la sidérurgie directement et indirectement pour la machinerie de guerre allemande. Dans le but aussi, pour Eyschen, d'éviter à la population luxembourgeoise les exécutions de centaines de civils perpétrés par l'armée allemande à quelques kilomètres de là, dans l'autre Luxembourg,

la province belge. (Même si peu savent encore pourquoi le nom d'Etche orne une rue à Luxembourg-Gasperich.)

Mais l'histoire est écrite par les vainqueurs. Et ceux avec qui le gouvernement et la grande-duchesse s'étaient arrangés en 1914 n'ont pas gagné la guerre. Depuis, Eyschen erre sans vraiment trouver sa place dans l'histoire nationale. En grand homme d'Etat *has been*. La première grande-duchesse née sur le sol luxembourgeois est devenue une petite-duchesse. Comme la Grande Guerre de nos voisins francophones est présentée comme une petite guerre luxembourgeoise.

Récupération et rabaissement

Lorsque les vigneronns de la Moselle lui dédient un monument à Stadtbredimus, c'est le ministre d'Etat issu du parti de la droite, Joseph Bech, qui prononce un discours, le 17 juin 1934. En homme politique habile, il rend hommage à son prédécesseur tout en le récupérant. D'après Bech, Eyschen aurait posé en 1914 la question: 'Que veut le pays?' En y répondant lui-même: 'Que l'indépendance à l'extérieur et les libertés fondamentales à l'extérieur soient sauvegardées.' En 1934, Bech pose la même question, en y répondant également lui-même: „Mir wëlle bleiwe wat mer sin, trei zur Dynastie an zur Hemecht, mat Mut a Vertrauen an't Zukunft!“ La guerre est passée sous silence. Commentaire du *Luxemburger Wort*: „Weithin hallender Applaus der mächtigen Zuschauerschar unterstreicht die tiefen Worte des Herrn Staatsministers.“ Applaudissements pour la continuité fictive tissée par Bech entre le discours libéral d'Eyschen et le nouveau discours conservateur qui lie la patrie à la dynastie catholique.

Et puis ce fut la seconde guerre. Les générations d'après-guerre ont appris à l'école, dans les musées, les cérémonies commémoratives, puis à la télévision que le gouvernement et la grande-duchesse ont cette fois-ci et dès le début choisi le bon camp, celui des Alliés, donc des futurs vainqueurs, ce qui assura l'indépendance du pays et son

rayonnement européen par la suite. Ici également, on passe sous silence les ambiguïtés des premières années de guerre, mais comme l'histoire est écrite par les vainqueurs de la fin de la guerre, c'est cette version qui est diffusée.

Le perdant de la première guerre en a pris un nouveau coup. Les milieux de la droite cléricaliste qui avaient reproché à Eyschen son attitude dans le domaine religieux et surtout dans la lutte scolaire pouvaient maintenant se lâcher. Lorsque Jules Mersch et des proches d'Eyschen tentèrent par une notice dans la *Biographie nationale* de réhabiliter l'ancien ministre d'Etat à partir d'une perspective libérale, l'ancien ministre du parti chrétien-social et historien Nicolas Margue tint à mettre les points sur les i dans un compte rendu de la *Hémecht* de 1954: „Toujours est-il que l'attitude des hommes de 1940 a été autrement décidée, autrement glorieuse et – soit dit en passant – autrement rémunératrice.“ Avant de terminer par ce baiser de la mort, formulé autour de la question 'de quoi Paul Eyschen est-il mort?':

„Mais à tout prendre, un autre (...) n'aurait-il pas simplement dit: de désespoir? Et désespoir, dans pareilles circonstances, ne signifie-t-il pas presque reniement? N'est-il pas tragique, n'est-il pas cruel de devoir invoquer la pitié pour un grand homme ainsi écroulé? Il est des hommes d'Etat luxembourgeois auquel un pareil mot ne s'appliquerait jamais, qui auront gardé et garderont jusqu'au bout la conviction d'avoir bien agi, même en cas d'échec final.“

En 1961, lorsque sa ville natale de Diekirch lui dédie à son tour un monument, c'est un autre représentant du parti chrétien-social, le ministre d'Etat Pierre Werner, qui tient à souligner la principale contribution d'Eyschen au développement du pays: „Ech denken do virun allem un d'Regelung vun der dynastescher Fro suwuel 1890, wou d'Personallunio'n mat Holland opgeléist ass gin an op eng geschéckt a ro'heg Manéier den Iwergang vun der Kro'n op onst jetzegt Herrscherhaus vollzun ass gin, 1907, wé d'Ierwfolleg an onser Dynastie an engem gléckleche Sënn geregelt ass ginn.“ La dynastie, évidemment, pour ceux qui l'auraient oublié depuis le discours de Bech de 1934.

Les perdants n'écrivent pas l'histoire ... Je continue quand même de caresser l'espoir que les citoyens et citoyennes de l'Etat-nation luxembourgeois, dans l'histoire duquel Paul Eyschen a posé des actes fondamentaux, s'indignent un jour contre le rabaissement de cet homme d'Etat libéral à la figure de majordome d'une dynastie catholique.



Lauschtert och dem Denis Scuto säi Feuilleton op Radio 100,7, all Donneschdeg um 9.40 Auer (Rediffusioun 19.20) oder am Audioarchiv www.100komma7.lu.